

Pierre Nora, lieu de mémoire

Christophe Prochasson

Práticas da História, n.º 22 (2026): 459-467

www.praticasdahistoria.pt

This journal is funded by National funds through FCT — Fundação para a Ciência e a Tecnologia, I.P., under the projects UID/HIS/04666/2013, UID/HIS/04666/2019, UIDB/04666/2020 (https://doi.org/10.54499/UIDB/04666/2020), UIDP/04666/2020 (https://doi.org/10.54499/UIDP/04666/2020), UID/4666/2025 (https://doi.org/10.54499/UID/04666/2025), UIDB/04209/2020, UIDP/04209/2020, UID/4209/2025 (https://doi.org/10.54499/UID/04209/2025) and LA/P/0132/2020 (DOI: https://doi.org/10.54499/LA/P/0132/2020)

Pierre Nora, lieu de mémoire

Christophe Prochasson*

Pierre Nora s'est imposé sur la scène historiographique française à un moment où celle-ci disposait d'un rayonnement international de premier ordre, aujourd'hui devenu l'objet d'une nostalgie entêtée. Ce qu'on désignait alors sous le terme de « nouvelle histoire » (comme s'était affichée, en ces mêmes années mais avec de tout autres attendus, une « nouvelle philosophie ») devait beaucoup au talent de l'inventeur des *Lieux de mémoire*. Historien de la France contemporaine, éditeur chez Julliard puis chez Gallimard, enseignant (métier qu'il exerça sans doute avec une passion modérée) et animateur de débats publics, Pierre Nora cochait toutes les cases de ce qui fit en France le succès de ce qu'il appelait lui-même l'*historien public*.

Un ouvrage, rassemblant plusieurs de ses articles, porte d'ailleurs ce titre. *Historien public*, publié en 2011, dessine les contours d'une façon de faire de l'histoire qui ne se réduit pas à un programme d'enquête, ni à une épistémologie, encore moins à une méthode. Tout en

* Christophe Prochasson (christophe.prochasson@ehess.fr). École des hautes études en sciences sociales.

promouvant, plutôt qu'en revendiquant, un style historiographique, Nora ne fut d'aucune école, pas même de cette « nouvelle histoire » qui rassemblait nombre de ses amis tirant profit de son savoir-faire éditorial.

Ce grand et constant lecteur de Proust fut cependant d'abord un auteur, singulier, inimitable, indifférent aux modes intellectuelles qu'il considérait avec dédain. Avant de rejoindre l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), temple de la « nouvelle histoire », où il fut élu « directeur d'études » en 1977, il avait enseigné pendant une douzaine d'années à l'Institut d'études politiques de Paris où l'on se préoccupait assez peu d'innovations intellectuelles. L'histoire politique s'y écrivait dans une veine nationale que moquait depuis longtemps les « historiens des *Annales* » installés, dans la « maison d'en face », à l'EHESS.

L'œuvre historienne de Nora s'accorde d'ailleurs avec les sensibilités en cours dans les deux maisons. Elle fait du politique l'instance privilégiée de l'analyse des sociétés. Elle ne néglige pas pour autant l'apport des sciences sociales ni les appuis de la philosophie comme l'illustra bientôt la publication des *Lieux de mémoire* qu'il dirigea de 1984 à 1992. Les perspectives et les outils de l'histoire traditionnelle, l'échelle nationale, l'événement, le poids du passé, y sont revisités et y prennent une dimension théorique nouvelle. Il nous manque encore une histoire intellectuelle de cette grande œuvre collective qui marqua la fin du siècle dernier pour mieux comprendre comment elle fut fabriquée, sous quelles influences elle fut élaborée, par le truchement de quelles négociations elle déboucha sur ce modèle innovant qui inspira des initiatives parallèles à l'étranger. Il nous reste à comprendre enfin comment *Les Lieux de mémoire* revêtirent, à leur tour, le statut de « lieu de mémoire ». J'y reviendrai.

L'historien public, selon Nora, n'est pas un historien engagé ni un vulgarisateur coupé de la vie savante. Dans l'un des textes retenus par le recueil éponyme, Nora, qui, à l'inverse de nombre d'historiens de sa génération, à l'exemple de son propre beau-frère et ami, François Furet, ne fut jamais adhérent du Parti communiste, fait le compte rendu de la Semaine de la Pensée marxiste de 1963 durant laquelle se distillait

les dernières avancées intellectuelles du communisme international. Il y ironise devant le spectacle offert par de jeunes militants du PCF ayant renoncé à la flamme de l'exaltation révolutionnaire pour lui préférer l'administration de la preuve scientifique : « Ils ont la vertu d'être extrême en tout, écrit Nora, dans le don de soi, dans le messianisme révolutionnaire, dans l'intransigeance exterminatrice et dans l'absurdité, ce ne sont plus des fanatiques, ils prennent des notes. Ainsi, ces élèves, bien peignés, bien rangés et plumes à la main, ont troqué leur passion révolutionnaire pour la passion d'un savoir dont ils espèrent qu'il contribuera à l'émancipation de ceux qui souffrent. »

L'historien public, tel que l'envisage Nora, est d'un tout autre bois que l'historien engagé. Il est celui qui se trouve à l'interface du monde savant, de la corporation des historiens et d'un espace public défini comme surface de l'intermédiation comprenant journaux, revues, télévision, radio, conférences publiques, etc. Il est celui qui a un pied dans le monde universitaire et l'autre dans les media, intervenant non pas dans le débat politique, à proprement parler, comme un expert ou un commentateur plus lettré que ne le sont les journalistes, mais comme un déchiffreur de ce que certains sociologues appellent « affaires ». Tel est le rôle que s'est donné Pierre Nora, peu homme de media audiovisuels dont il fit un usage très économe, mais « revuiste » obstiné comme créateur et animateur, aux côtés de Marcel Gauchet et Krzysztof Pomian, de la revue *Le Débat*, à partir de 1980 et jusqu'à la curieuse mise à mort du périodique en 2020 par ceux-là même qui lui avaient donné vie.

Grâce à ses outils de communication, les historiens publics, hommes « d'affaires » parmi lesquels se range Pierre Nora, ont pour mission de dérouler la pelote événementielle qui les a produites. Comme ses semblables, Nora mit à la disposition du public moins son expertise, au risque d'une imposture scientifique dont il avait sans doute bien conscience, qu'une « habitude professionnelle », comme l'avait expliqué Emile Durkheim dans son analyse de l'intervention des intellectuels dans l' « affaire » Dreyfus, mère de toutes les « affaires » que Pierre Nora étudia et médita avec constance et acribie.

D'autres « affaires » surent aussi l'occuper tout au long de sa longue vie : de la guerre d'Algérie, qui le conduisit à publier en 1961 chez l'éditeur Christian Bourgois un premier ouvrage, *Les Français d'Algérie*, aux controverses des années 1980 et 1990 engendrées par le vote des lois mémorielles, dont la série fut ouverte par la « loi Gayssot » pénalisant le négationnisme ciblant la Shoah. La liste est longue des « affaires » où s'alignent la question de l'identité nationale soulevée par le projet d'une Maison de l'histoire de France envisagée un temps par le président de la République Nicolas Sarkozy (2007-2012), le témoignage censuré du docteur Gubler, médecin personnel du président François Mitterrand (1981-1995), les polémiques un peu forcées et souvent injustes autour de la création de la nouvelle Bibliothèque nationale voulue par Mitterrand, voire la traduction française du livre d'Eric Hobsbawm, *L'Age des extrêmes*, paru en langue anglaise en 1994, traduit en près de quarante langues, mais refusé par plusieurs éditeurs parisiens parmi lesquels Gallimard où Pierre Nora disposait d'une autorité peu contestée pour tout ce qui relevait du catalogue des sciences humaines. Sur ces dossiers, comme sur bien d'autres, les interventions de Pierre Nora attestèrent toujours chez cet homme, issu de bonne famille, soucieux de la justesse du ton et respectueux des règles de la bienséance et des bonnes manières, une énergie militante dont une certaine brutalité pouvait même parfois se dégager.

Dans le deuxième volume de ses *Mémoires*, intitulé *Une étrange obstination* et récemment publié (2022), Pierre Nora se présente, non sans une certaine coquetterie, comme l'humble éditeur des très grands noms qui firent l'éclat des sciences humaines françaises dans leurs « trente glorieuses » (1960-1990). Il le fut, sans aucun doute, au moins de deux manières. La première, selon les modalités les plus classiques, comme l'éditeur d'une grande maison d'édition, installé dans son petit bureau de Gallimard, où s'asseyaient visiteurs, aspirants auteurs ou quémandeurs, sur un canapé défoncé ayant accueilli d'illustres postérieurs. Nora dominait de la hauteur que lui procurait un confortable fauteuil. Il épiait autant qu'il écoutait ses interlocuteurs. *Une étrange obstination* a ainsi la valeur d'un grand catalogue des sciences hu-

maines qui accompagna leur âge d'or sous la houlette d'un directeur de collections (Bibliothèque des sciences humaines ou Bibliothèque des histoires) qui dut parfois batailler pour imposer ses choix au sein même de la maison dont il connaissait tous les arcanes au point d'entretenir avec la dynastie Gallimard des relations contrastées, qui ne furent pas toujours bonnes, comme il en fait l'aveu dans ses Mémoires.

Au bout du compte, la récolte est impressionnante. On relève peu de faute de goût, même si les dernières années de son magistère éditorial souffrirent parfois de ce qu'il reconnaissait lui-même comme le résultat de son éloignement de la vie universitaire qui avait beaucoup alimenté les « Bibliothèques » et la conséquence de sa dépendance à l'égard de prescripteurs qui n'eurent pas toujours son exigence ni son jugement pour détecter les talents neufs. Ayant aussi profité des conseils avisés de Marcel Gauchet et de Krzysztof Pomian, le bilan n'en reste pas moins tout à fait remarquable et place Nora au sommet de l'édition en sciences humaines au terme d'une longue carrière entamée chez Julliard avec un premier succès, la collection « Archives », dirigée avec l'appui d'un autre grand éditeur de sciences humaines, historien comme lui, mais plus jeune, Jacques Revel, disparu en mars 2026, dont le jugement était très sûr et l'information scientifique impeccable.

Ce « professeur », qui le fut finalement peu, n'étant pas suivi par une lignée d'étudiants comme en connaissent les universitaires les plus magnétiques, eut pour disciples des livres, quoique Nora n'ait rien eu d'un chef d'école : à l'inverse, donc, du rayonnant professeur de philosophie du Lycée Condorcet, Alphonse Darlu, qui fascina tant de grands esprits de la fin du XIX^e^ siècle, à commencer par Proust, qui affirmait que ses meilleurs ouvrages étaient ses élèves. A la même enseigne qu'élèves, disciples ou étudiants ont chacun leur personnalité, les livres accouchés par Nora s'inscrivent dans une multitude de familles d'esprits et de tempéraments. Ne cherchons donc pas dans ses collections la moindre uniformité. Si l'on avait réuni les auteurs à une même table, il ne fait guère de doute que l'hétérogénéité du propos, de la méthode ou du style eussent fait voler en éclats tout effort d'unité. Cette pluralité et ce libéralisme intellectuel de grande tradition ont fait

la force de ce que fut la « nouvelle histoire », coup éditorial plus que programme historiographique lancé par une trilogie à succès publiée dans la « Bibliothèque des histoires » en 1974 sous la direction de Nora et du médiéviste Jacques Le Goff : *Faire de l'histoire*.

Il y eut sans doute beaucoup de malentendus dans la réception de ce retentissant collectif qui contribua à placer « l'école historique française » en pleine lumière. Le grand éditeur, un peu « à l'ancienne », que fut incontestablement Nora, fit ici merveille, alors même qu'il n'est pas certain qu'il se soit reconnu dans toutes les nouvelles façons de « faire de l'histoire », d'ailleurs assez variées, dont se réclamaient les auteurs rassemblés dans ces trois volumes.

L'une des illustrations les plus convaincantes des quiproquos nés de la « nouvelle histoire » tient à la façon dont ce « courant historiographique » fut présenté comme héritier d'un rassemblement tout aussi problématique et dont la tradition académique, toujours un peu paresseuse, avait supposé l'existence en bonne et due forme : « l'école des *Annales* ». Or à y regarder de près, ni la « nouvelle histoire », ni sa prétendue lointaine ascendante, ne disposaient de la consistance qu'on leur accordait. L'une et l'autre étaient surtout riches de tempéraments certes hostiles à toute routine intellectuelle mais ne partageant pas les mêmes épistémologies, ni les mêmes méthodes ni, surtout, les mêmes relations aux sciences sociales.

Pierre Nora en est d'ailleurs l'exemple le plus accompli. Bien que directeur d'études de l'EHESS, établissement de renom étroitement associé à la production historiographique des *Annales*, Nora se tint à distance de la vie du prestigieux périodique. Il ne fut jamais membre de ses comités et n'accorda qu'une très discrète attention à ce qui y était publié. Le tournant « critique » des *Annales* en 1988 et l'intensification des relations entre histoire et sciences sociales qui en découla le laissa à peu près indifférent, plus prompt qu'il était à nouer des liens avec la philosophie ou la littérature, déesse cachée de l'œuvre de Pierre Nora, qu'avec les disciplines reines qu'étaient l'anthropologie et, plus encore, la sociologie, dominée, en ces mêmes années, par un auteur qui ne pu-

bliait pas chez Gallimard mais aux Editions de minuit, le grand rival éditorial au chapitre des sciences humaines : Pierre Bourdieu.

Du côté de l'histoire, Pierre Nora s'est aussi tenu à l'écart des controverses scientifiques et des polémiques institutionnelles qui s'élevaient notamment entre l'histoire académique, notamment l'histoire politique écrite à Sciences-po d'où il venait, et l'histoire dans le « style » des *Annales*, plus internationalisée et plus ouverte sur les sciences sociales. L'atteste également un autre rôle d'éditeur qui le propulsa sur le devant de l'arène intellectuelle : *Les lieux de mémoire*. Ce monument, véritable annuaire de l'historiographie française des années 1980 et 1990, accueille historiennes et historiens issus des sensibilités les plus éparses, ayant accepté de se plier à une problématique proposée par Nora. On y rencontre les grands noms de « l'école des *Annales* » ou apparentés de la « nouvelle histoire » (Jacques Le Goff, Jacques Revel, Roger Chartier, Emmanuel Le Roy Ladurie, etc.) comme ceux de l'Université (Antoine Prost, Philippe Contamine, Pascal Ory, Madeleine Rebérioux, etc.) voire de Sciences-po (René Rémond, Michel Winock). Tous ne s'y sont d'ailleurs pas entièrement soumis, comme c'est souvent le cas dans les entreprises collectives même aussi intellectuellement serrées que le sont *Les Lieux de mémoire*. Chaque auteur s'y coule avec une singularité qui donne à chaque texte une tonalité particulière. Nora n'en a pas moins considéré *Les Lieux de mémoire* (qu'il appelait avec une vraie tendresse et une modestie un peu feinte « *Les Lieux* ») comme sa grande œuvre personnelle, à la jonction de son travail d'éditeur et de son œuvre d'historien, puisqu'il y fut aussi l'un des auteurs en nom propre par la rédaction d'importants textes de cadrages et de plusieurs monographies : « Lavisse, instituteur national », « *Le dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson », « L'*Histoire de France* de Lavisse », « Les mémoires d'Etat », « Gaullistes et communistes », « La génération ».

Quelle situation posthume est-elle réservée à Pierre Nora ? Son œuvre est insérée dans un moment de l'histoire intellectuelle dont la page vient de se tourner. L'extinction volontaire du *Débat*, dont la lugubre mise en scène a frappé les esprits, a retenti comme une son-

nerie aux morts. Après en avoir été l'un des hérauts à la fin du siècle dernier, Pierre Nora ne se reconnaissait plus dans un temps qui n'était décidément plus le sien. La chute des princes est toujours douloureuse. Décliniste, il contemplait le passé avec une certaine nostalgie. Les siens avaient disparu ou n'occupaient plus le centre de la vie intellectuelle. Plusieurs se trouvaient rétrogradés au rang d'une pensée réactionnaire qui n'avait plus cour. Les nouvelles questions, surgies au sein des sciences humaines, touchant aux modalités de l'affiliation sociale (genre, race) ou aux rapports avec la nature n'étaient pas de celles qui étaient en mesure de solliciter l'intérêt d'un historien formé par une université, même rénovée sous les espèces de l'EHESS, attachée à certaines hiérarchies et valeurs autant sociales qu'intellectuelles. Le « wokisme » trouva en Nora l'un de ses plus farouches adversaires.

L'histoire nationale, dont *Les Lieux de mémoire* avaient présenté une version raffinée et originale, lui semblait avoir perdu de son lustre, au profit de nouvelles approches en appelant à des échelles plus larges. Les nouvelles catégories qui s'imposaient, « transnational », « global », « mondial », etc., prétendant apporter à l'histoire des regards neufs laissèrent Nora perplexe voire franchement critique. Une vive controverse qui l'opposa au projet de l'*Histoire mondiale de la France* dirigée par l'historien Patrick Boucheron en fait état.

Les deux volumes de *Mémoires* de Pierre Nora sont un témoignage attristé de ce décrochage. Irritante pour ceux qui acceptent la marche du monde quitte à l'infléchir si elle ne leur convient pas, émouvante pour d'autres qui se désolent devant pareil excès de nostalgie, la mélancolie du père des *Lieux de mémoire* clôt une vie faite de drames personnels et de retentissantes réussites. Nora y confie son regret amer d'une époque passée où les livres faisaient événements, sonnaient comme l'annonce de temps nouveaux, prétendaient avancer des réponses inouïes. Mais ces confessions autobiographiques, cirées d'un humour parfois grinçant qui ne manquait pas à Nora, vont au-delà du genre habituel auquel lui-même avait encouragé les historiens à se plier dans un exercice appelé à un certain succès : l'ego-histoire. Les deux volumes de ses *Mémoires* donnent sens à une œuvre d'historien

en la plongeant dans la biographie de son auteur. Celui-ci, tout en ne boudant pas le plaisir du récit pour lui-même – Nora est incontestablement un conteur de grande tradition –, n'en a pas moins un objectif : rendre compte d'un projet visant à élucider les modalités par lesquelles s'articulent mémoire, nation et individu. Le programme n'a peut-être pas tout perdu de son actualité.

Referência para citação:
Prochasson, Christophe. «Pierre Nora, lieu de mémoire». *Práticas da História, Journal on Theory, Historiography and Uses of the Past*, n.º 22 (2026): 459-467. https://doi.org/10.48487/pdh.2026.n22.48198.